



Torii Kiyonaga.

La bourrasque d'automne.

Estampe, époque d'Edo, 1765-1770, 54 x 41,5 cm.



Suzuki Harunobu.

Kanzan et Jittoku.

Époque d'Edo, 1765-1770, estampe, 31,5 x 20 cm. Musée national des Arts asiatiques-Guimet.

Domaine public

Vie d'une amie de la volupté Le Grand miroir de l'amour mâle

Ihara Saikaku

Ihara Saikaku (1642-1693), le plus grand écrivain japonais de l'époque, crée l'*ukiyo-Zôshi* ou *Contes du monde flottant*. Histoires érotiques ou de cœur, descriptions réalistes des quartiers de joie et du théâtre kabuki, forment la trame de ses récits.

Extrait de *Vie d'une amie de la volupté* de Saikaku

Concubine d'un bonze de temple séculier

Je rouvris mon vêtement fermé sous les aisselles et repris mon aspect d'autrefois. C'était un avantage que me permettait la petite taille dont la nature m'avait douée et qui m'avait fait donner le sobriquet de "Tekkai fille".

À l'époque, les temples étaient à leur apogée mais, bien que la loi bouddhique fût très en faveur, ils ne se cachaient pas du monde pour y entretenir des *tera-koshô*. Moi-même, à l'imitation de ceux-ci, et tout honteuse que j'étais, je me rasai le milieu de la tête à la manière des *wakashu*. J'appris à contrefaire la voix masculine ; je pris peu à peu l'allure des garçons à force de l'observer et, portant même un pagne masculin, j'étais vraiment étonnée de pousser à ce point la ressemblance. Je changeai ma ceinture contre celle, plus étroite, que portent habituellement ces jeunes gens. Avec le grand et le petit sabre, je n'arrivais cependant pas à bien équilibrer ma démarche. Vêtue du manteau, coiffée d'un chapeau en jonc tressé ayant la forme de celui d'un champignon, je trouvais, à part moi, cet accou- →



Nishimura Shigenobu.
Les trente-deux traits féminins.
Époque d'Edo, entre 1729 et 1739, 31 x 15,2 cm.
Musée national des Arts asiatiques-Guimet.

trement bien drôle. Pour qu'il porte mes sandales, je me faisais accompagner d'un yakko à la moustache faite de coups de pinceau et en outre d'un bouffon habitué à ce genre de mœurs.

Après m'être informée des temples de quartier ayant quelque aisance, j'en franchissais la porte intermédiaire, sous le prétexte de voir les fleurs de cerisier du jardin. Le bouffon allait au logement du supérieur et chuchotait quelque chose à l'oreille de celui-ci qui paraissait être de loisir. J'étais ensuite invitée au pavillon des visiteurs où mon introducteur présentait le garçon comme un rônin en instance de service auprès d'un militaire mais qui viendrait de temps en temps se distraire et il le recommandait, pour toutes choses, à sa bonne intention. Transporté d'aise, le supérieur ne se possédait plus et s'oubliait jusqu'à dire : "Hier soir, quelqu'un m'a enseigné une médecine abortive dont les personnes comme vous ont absolument besoin." Et il était bien drôle de le voir se taire tout d'un coup, quand il s'était rendu compte qu'il avait laissé échapper inconsidérément ces paroles. Après, c'était le désordre qu'amène le vin ; puis un repas qu'avait annoncé une odeur de poisson parvenant de la cuisine. Par suite, je recevais, pour "prix de mes bontés", une somme fixée à deux *bu* d'or. Je fis le tour de tous les temples, de ceux des "huit sectes" (*hasshû*), comme on dit, pour y répandre ma religion. Je n'y trouvai aucun de ceux qui sont "sortis du monde" (*shukke*) qui ne "coupât son chapelet". Dans la suite, on s'éprit profondément de moi dans un certain temple et j'en devins la "Madame Daikoku" par un contrat de trois années, pour la somme de trois *kamme* d'argent.

Au bout de quelque temps, je vis combien était drôle un temple séculier. Autrefois, seuls des bonzes liés d'amitié, confrères dans un même temple, se réunissaient pour s'amuser les six jours d'abstinence du mois, à l'exception des anniversaires de la mort du Bouddha et des fondateurs de la secte, qu'ils s'engageaient par serment écrit à observer. Quant aux autres jours du mois, ils avaient la conduite habituelle des religieux, "gens sortis du monde". Les jours d'amusement, ils allaient, la nuit venue, au restaurant "À la Carpe", à Sanjô, ou autres restaurants pour y manger du poisson et de la volaille et s'adonnaient ensuite aux femmes. Les bouddhas devaient avoir daigné leur accorder consentement et pardon, car aucun châtement ne venait les punir. Toutefois, ces dernières

années, au fur et à mesure que grandissait leur prospérité, les temples sont tombés en un complet désordre. La robe de bonze, portée dans la journée, est remplacée la nuit par le haori. Un logement pour les femmes est aménagé sur place. À cette fin, un coin de la chambre est particulièrement creusé ; on y pratique un petit *vasistas* pour la lumière. Une couche épaisse de terre est déposée sur le plafond et les murs de cette retraite cachée qui ont plus d'un pied d'épaisseur pour que les paroles ne percent pas au-dehors. Pendant le jour, j'y restais confinée ; la nuit j'en sortais pour aller à la chambre à coucher. Cette contrainte, cette existence sans amour que je menais, uniquement pour vivre, augmentaient ma tristesse. À m'abandonner à un vilain bonze pour faire, jour et nuit, l'amour avec lui, tout amusement bientôt cessa, tout divertissement cessa pour moi. Je dépéris graduellement, mon corps s'amaigrit. Mais le doyen des bonzes était sans pitié et son effrayante physionomie semblait me dire : "Si tu meurs, je me charge de te faire enterrer ici." Avec l'habitude, j'arrivai cependant à ne plus éprouver de déplaisir, et j'attendais impatiemment son retour quand il était allé, pour l'office de nuit, chez un paroissien la veille de funérailles ou celle d'un jour d'anniversaire de deuil. Je ressentais de l'ennui à en être séparée, même quelques instants, lorsqu'il me quittait à l'aurore d'un jour où il rassemblait les ossements du mort incinéré. Même l'odeur d'encens dont s'imprégnait son *kosode* blanc m'était devenue chère en tant que parfum communiqué par mon compagnon.

À la fin, j'oubliai ma solitude et je me plus, par habitude, à entendre le son du gong et des cymbales qui me faisait, au début, me boucher les oreilles. La fumée des corps qu'on brûlait ne me gênait plus l'odorat et je me réjouissais d'autant plus, comme d'un bonheur pour le temple, que le nombre de décès augmentait. Au crépuscule, le marchand de victuailles venait ; on se cachait tout de même un peu du monde car, pour éviter que le fumet ne se sentît au-dehors, on mettait un couvercle sur le brasero pour préparer les canetons désossés, la soupe de poisson-lune et les grillades sur planchettes de cryptomère. À l'école de ce désordre, tous, jusqu'aux novices, cachaient dans leurs manches des sardines séchées couleur de rouille qu'ils faisaient griller sous la cendre dans une enveloppe de papier jeté au rebut portant griffonné le nom de →



Harunobu Suzuki.

Courtisanes dans une salle du Yoshiwara.

Estampe, 54 x 41,5 cm. Musée national des Arts asiatiques - Guimet, Paris

Bouddha. À passer leur journée à ce régime, ils avaient le teint brillant et le corps replet, se livrant avec aisance à leurs occupations. Mais ceux qui, séparés du monde, mangent uniquement des fruits des arbres dans les forêts de leur retraite, ou les bonzes miséreux qui se voient naturellement forcés de se nourrir seulement de végétaux, ceux-là se remarquent aussitôt à leur mine couleur de bois mort. Je servis dans ce temple du printemps au commence-

ment de l'automne. Tout d'abord, profondément soupçonneux, le maître fermait la porte à clef quand il sortait. Mais maintenant, il était tranquillisé au point de me laisser jeter un coup d'œil même jusqu'à la cuisine, et je m'enhardis bientôt jusqu'à ne pas m'enfuir au plus vite quand les fidèles venaient au temple.

Un certain jour, à la tombée de la nuit, le vent faisait bruire la ramure des arbres et mettait le désordre dans les feuilles de bananiers. Le spectacle était sinistre. Tandis que, sur la véranda en bambou, je méditais sur les vicissitudes de ce monde, solitaire, appuyée sur mon bras en guise d'oreiller et pas encore tombée dans le rêve, un fantôme m'apparut : sur sa tête, plus aucun fil noir ; sur son visage, des vagues de rides se chevauchaient ; ses mains et ses jambes étaient maigres comme des bâtonnets à saisir le charbon. Ses reins ne le portant plus, il s'avavançait an rampant. Il me dit d'une voix pitoyable, à peine perceptible : "Depuis de longues années, je passe dans ce temple pour la mère du supérieur. Bien que je ne sois pas d'une très basse condition, je prenais tout exprès un aspect misérable. Plus âgée de vingt ans que le supérieur, et en dépit de la honte que j'en éprouvais – ce n'était sans doute que pour y trouver un moyen d'existence – la nuit, en secret, j'avais avec lui des relations de profonde intimité. Nous avons échangé des promesses d'avenir, mais il n'en tint aucun compte. Devenue vieille, j'ai été reléguée dans un coin et je suis nourrie des restes des offrandes à Bouddha. Et comme je n'arrive pas à mourir, il me regarde d'un air courroucé. Je pense qu'il est bien cruel, mais je n'ai pas envers lui trop de ressentiment. Mais celle contre qui ma haine s'est accumulée de jour en jour, c'est vous. Vous ne pouviez sans doute le savoir, mais quand j'entends vos propos d'oreiller avec le supérieur, même à mon âge, même à l'état où ma personne est arrivée, je ne puis oublier les choses de l'amour. Vous mordre pour assouvir ma rancœur, j'ai décidé que ce sera ce soir." Je fus vivement impressionnée et je pensai que, de toute manière, il était devenu inutile pour moi de rester là plus longtemps.

Pour quitter les lieux, j'usai d'un stratagème bien comique. Je remplis d'ouate vers le bas le devant de mon vêtement de chaque jour, de façon à laisser croire que j'étais enceinte et je dis : "Jusqu'à maintenant, j'avais caché mon état, mais, avec les mois, ma grossesse s'avance et je ne sais



Bunchô Ippitsusai.

Acteur de Kabuki

Estampe 49,7 x 30,9 cm.

quand la naissance aura lieu.” Fort surpris, le supérieur me pria de retourner au plus vite chez moi et de revenir dès que je serais délivrée. Il rassembla les offrandes accumulées et se pré-occuppa de tout ce qui pourrait advenir dans l’intervalle et me remit, pour vêtir le nouveau-né, sans y regarder aucunement, tous les petits *kosode* d’enfants morts que leurs parents avaient offerts au temple. Les manches portaient encore la trace des larmes qu’ils avaient ver-

sées, mais ils n’avaient pas voulu les conserver comme un souvenir dont la vue n’aurait fait que raviver leur chagrin. Il donna à l’enfant avant qu’il ne naisse le petit nom de “Ishi-jiyo” (“Robuste comme une pierre qui dure mille ans”). J’en vis assez de ce temple, et je n’y retournerais plus, bien que mon engagement ne fût pas arrivé à son terme. Sa condition de religieux, malheureusement pour lui, lui interdisait de porter plainte contre moi. ■



Chobunsai Eishi

Shikikyoenzu

Vers 1795, kakemono, 148 x 80,5 cm. Collection particulière

Extrait du *Grand miroir de l'amour mâle* de Saikaku

La silhouette de Kozakura : un rameau greffé de cerisier.

En Inde le lotus, en Chine la pivoine et au Japon le petit cerisier sont tenus dans leur pays pour la plus belle des fleurs, et placés au fondement de la poésie et du plaisir. Certes, toutes ces plantes ne parlent pas plus qu'elles n'ont de main ni ne marchent. Le vent violent sur Yoshino, la pluie sur Hatsuse qui disperse les fleurs, nous frappent d'autant plus que nous nous rendons compte de la fin du printemps et prenons conscience de l'impermanence du temps de ce monde. En revanche, ce qu'on ne se lasse jamais de regarder, ce sont les jeunes garçons dans l'épanouissement de leur beauté pareille à celle des fleurs et, entre mille, surtout Kozakura Sennosuke, dont le jeu d'acteur épousait si parfaitement son rôle féminin que les femmes elles-mêmes en étaient éblouies à ne pouvoir fixer leur regard sur son visage. Chose rare en ces temps actuels, il détachait ses mots en bougeant à peine les lèvres, sa voix était chaleureuse à entendre, son sourire irrésistible. Plus encore, de nombreux spectateurs fumaient sans s'apercevoir de la fumée qui montait de leurs manches où étaient tombés des mégots de tabac, tout comme cet empereur de Chine qui alluma les feux pour faire rire sa concubine : c'est dire à quel point il captivait son public. Particulièrement strict dans sa conduite de tous les jours, il ne sortait la nuit que pour le travail, et ne présentait jamais le matin – fût-ce un instant – son visage ensommeillé à la valetaille qui vivait sous le même toit. Il fallait le rencontrer en personne pour savoir combien il avait de charmantes qualités. Envers tout le monde, il était d'un naturel aimable et souriant.

Il devait justement ce don à la faveur divine que les acteurs obtenaient par de ferventes prières à Aizen Myôdô, au Grand Temple de Naniwa. Tous, sauf les apprentis acteurs, y faisaient des offrandes propitiatoires, des lanternes allumées portant leur blason personnel, le paulownia pour Matsumoto Kodayû, le nid double pour Sodeoka Ima.masanusoke, et deux feuilles de chêne superposées plus un cercle à trois virgules pour Suzuki Heishichi. Alors qu'ils exami-

naient le sanctuaire central du temple, les bonzes préposés à l'entretien et à la purification y trouvèrent, déposée discrètement, une lettre pour l'exaucement des vœux. Certes, rien n'est plus embêtant que les souris en ce monde : sans pitié, elles avaient rongé et déchiré le papier. Un regard sur l'écriture apprit aux bonzes que le suppliant n'était autre que Kozakura Sennosuke. La prière disait : "Pour des raisons qui me sont personnelles, je jure d'arrêter pendant cinq ans de faire tout ce qui me fait plaisir et de garder mon corps pur jusqu'à ce que mes vœux soient exaucés." Ils parcoururent à tour de rôle les bribes de texte avant de tout jeter. Arriva juste alors un fidèle qui avait eu vent de la supplique. Pensant que Sennosuke devait avoir une grande sincérité du cœur, il en conçut pour lui une vive admiration. Il se trouva qu'on était au 1^{er} du deuxième mois. Aussi l'homme, attiré par Sennosuke, alla-t-il de suite au théâtre d'Araki Yojibei où, dès ce jour, le spectacle du Nouvel An était remplacé par une pièce en trois actes, dont l'acteur Matsumoto Bunzaemon vint lire le titre en prologue, affiche en main, et débiter avec aisance les noms des acteurs et leurs rôles. "Vraiment bien dit !" s'écria un spectateur en admiration. Aussitôt après, le rideau s'écarta pour laisser paraître le jeune *onnagata*, au visage aussi suave et charmant qu'une fleur de cerisier.

— "Tiens, le voilà !"

— "Maître Sen !"

— "Maître Sennosuke !"

— "Il n'y en a pas un sur des dizaines de milliers pour prendre votre place !"

— "Vous allez nous tuer !"

— "Vous voulez nous envoyer tout vifs à la tombe !"

Les cris du public résonnaient jusqu'en coulisse. L'un des musiciens fit enfin revenir le calme d'un geste de son éventail entr'ouvert, et Sennosuke s'avança au milieu du proscenium – une innovation –, chaussé d'échasses en forme de pattes d'oiseau, et accoutré d'un vêtement de papier en patchwork qui était loin d'être désagréable. Dans la seconde loge côté ouest, les connaisseurs y allaient déjà de leur commentaire : "C'est vraiment le seul à pouvoir s'affubler ainsi. Des *onnagata* mineurs ne seraient pas passés dans de tels costumes." Il n'était pas jusqu'au son du gong pendu à son cou qui ne fût doux à l'oreille. Se présentant de face, il apaisa la foule d'un léger sourire, puis de sa bouche qu'il avait charmante, laissa s'écouler les premières lignes de son texte.

— “Silence, c’est le morceau de bravoure !”
— “Moi, qui viens maintenant prêcher le bien parmi vous, j’ai renoncé au monde pour revigorer l’amour défaillant. Je suis une prêtresse itinérante qui rapproche couples et amoureux. Puisque les dieux des sanctuaires d’Ashigara, Hakone, Tamatsushima, Kibune et Miwa protègent tous les nœuds d’amour entre mari et femme, j’y passe respectivement une nuit sur deux en prière pour que s’accomplisse le grand vœu de mon cœur. À l’origine de mon désir, il y a l’amour profond que je vouai à mon amant mais qui, de même que la lune cachée par les nuages, ne put s’accomplir selon notre souhait dans ce monde cruel. Quoique jamais las l’un de l’autre, nous dûmes nous séparer, ô tristesse ! J’en mourus presque de chagrin. Certes, par le fait du châtement dû à mes actes dans une existence antérieure, je subis toutes ces souffrances, mais je voudrais au moins me faire la protectrice des amoureux de ce monde. Aussi ai-je sacrifié corps et âme pour prier les grands dieux de ces cinq sanctuaires au profit des amants qui s’aimèrent, s’aiment et s’aimeront. Entendant ma prière, les dieux m’ont accordé la faveur d’un message miraculeux et fait don de ce rameau greffé, avec cette injonction : “Encouragez beaucoup d’êtres à l’amour, et quand leur nombre atteindra le millier, célébrez un service religieux. Que ceux qui s’unissent par les liens du mariage, hommes et femmes sans distinction, soient agréables à regarder, distingués de manières, et d’une silhouette gracieuse. Qu’ils aient par-dessus tout bon cœur et passent toute leur vie sans se chamailler. Nous veillerons sur eux dans ce monde, dans le monde à venir, et dans les mondes qui suivront.”
“Mesdames et messieurs, si vous désirez du fond de vos cœurs un bon époux ou une bonne épouse, alors veuillez accrocher vos vœux à ce rameau greffé. Il n’est pas d’amour qui ne trouve à s’accomplir.”
Lorsque – sans aucune difficulté, vraiment ! – Sennosuke finit sa longue tirade, parmi tous les hommes frivoles qui, chacun à leur façon, vinrent accrocher leurs vœux au rameau, il y en avait un, apparemment âgé de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, qui ôta son grand chapeau de lâche et dit : “Vent descendu du mont Fuji”, sans qu’on puisse apercevoir pour autant son visage masqué d’une étoffe mauve. Il accrocha gracieusement sa lettre, au contenu ignoré de →



Anonyme.

Beauté de l’Ise Monogatari (Contes de l’Ise).

Époque d’Edo, seconde moitié du XVIII^e siècle, Kakemono, encre et couleurs sur papier, 63,6 x 25,6 cm. Collection particulière.

tous, accompagnée de cette mention sur l'enveloppe : "Mes sentiments sont à l'intérieur." À la manière dont il fixa la figure de l'acteur, ses sentiments étaient visiblement plus profonds que ceux du commun. Quand Sennosuke fut revenu dans sa loge, chacun l'entoura pour lire les lettres. La plupart d'entre elles disaient : "Je vous aime" ou "À la vie à la mort", sans plus. Mais à l'ouverture de la lettre susdite, on comprit qu'elle ne prêtait nullement à rire. Écrite dans le style de Kôzei, voici quelle en était la teneur :

"La substance n'est moins rien que le vide, le vide n'est rien moins que la substance, inutile de revenir sur l'histoire d'Izanagi et Izanami. Toute cette terre du Japon, jusqu'aux herbes et aux arbres inanimés, présente une expression pleine de charmes. Ainsi en va-t-il, à ce moment précis, de la lumière de ce mois et de ce jour. Rares sont les acteurs dont le cœur recèle ces charmes. Sans eux, quelle que soit l'interprétation, impossible d'émouvoir le cœur des hommes. Pour certains spectateurs, les acteurs n'ont qu'à procurer un plaisir visuel à leur public. Je ne vois pas les choses ainsi. Avec son rameau greffé, Kozakura détient naturellement en son cœur les charmes dont il fait ressortir sur scène la fleur dans toute sa beauté. D'ailleurs, puisque la Voie de l'amour est un exercice qui ne distingue pas le bas du noble, comment la requête d'un homme, si l'on en fait le souhait, pourrait-elle ne pas s'exaucer ? J'émet ce désir de tout mon cœur, pensant que vous, Bouddha vivant, ne m'abandonnez pas. Même si les gens s'écroulent tous de rire, je ravale ma honte par amour pour vous. Je m'exprime gauchement et de façon trop longue, mais si vous vouliez me révéler vos charmes cachés et me laisser me percher sur le rameau greffé, moi l'oiseau sans ailes, me permettre de m'accoler à vous pour ne faire qu'un comme l'oiseau de Hiyoku, je vous en serais reconnaissant pour sept vies. Sinon, sept vies durant, ma rancune s'exercera contre vous. Le 10 de ce mois, je reviendrai, en ce même lieu et sous la même apparence, dans l'espoir d'une réponse sans faute de votre part. Sans faute, sans faute, sans faute..."

Les gens s'approchèrent pour lire la lettre. Ils furent impressionnés par la profondeur des sentiments de l'homme. Juste à ce moment-là, un nommé Kitahôgaku no Kurôsuke, lui aussi épris de l'acteur, prit la lettre et la glissa dans sa manche. Sennosuke vint à sa hauteur en disant : "Cette lettre d'amour m'est adressée, elle ne res-

tera pas lettre morte." D'un air sérieux, il récupéra la lettre. Déçu, Kurôsuke s'empressa du moins de sortir son écritoire pour copier rapidement la lettre, puis rentra. Plus tard, Sennosuke, s'enquérant de son adresse, apprit qu'il logeait à l'auberge Sasanoya d'Uemachi, venait de Bizen où il n'avait pas été homme de peu, et vivait à présent caché pour quelque raison. Sans demander plus de détails Sennosuke l'invita en secret chez lui. L'obscurité d'une nuit de printemps sans lune déçoit, mais plutôt que de regarder la fleur du cerisier de Kozakura en plein jour, l'homme préféra en disperser les pétales au lit, et Sennosuke le laissa prendre des plaisirs variés. "Comme je hais le croa-croa des corbeaux au petit matin !" dit l'homme au moment du départ. Sennosuke sortit l'accompagner et lui tendit quelque chose en souvenir de son amour. "J'espère qu'il y aura d'autres fois. À bientôt, ajouta-t-il." L'homme, au comble de la joie, déclara : "Voilà qui est vieux jeu dans cette Voie, mais c'est bien le moins que je puisse faire..." Il n'eut pas plus tôt tiré son sabre qu'il s'en donna deux ou trois entrailles au bras. Après avoir exhibé ses feuilles rouges d'automne hors de saison, il s'en repartit. Par la suite, Sennosuke voulut s'enquérir de lui mais ne put savoir où il était. Il ne conta l'histoire à personne, car il était trop au fait des Voies de l'amour. Un jour, en début de soirée, Kurôsuke participa à une beuverie chez Tanakaya Jiei. Par chance pour lui, le serviteur de Kozakura, un nommé Kagonosaku, vint à passer. Kurôsuke en profita pour le faire boire et lui demander : "Comment s'est finie cette histoire de lettre ?" L'autre raconta absolument tout depuis le début. L'auditoire n'en revint pas. Kozakura Sennosuke, profondément ancré dans l'amour des éphèbes, était un cerisier de montagne arrivé à l'apogée de sa floraison sur la cime du mont de l'amour. Il n'y eut personne pour ne pas déplorer que ses pétales dussent bientôt tomber. ■